

ETON

LECOQ
DU NOM

enseigné cette
coquetterie la
dit que le
and maître.
lui avait pas
ignorait, c'est
es deviennent
sons; c'est
comédiennes
par verser de

un soir où une
c de Sairmeu-
Martial allait
chez Lacheneur.
ntit alors ne
era au frémisse-
colère, pluit-
agitée.
leur aiguë,
la sensation
déchantant ses

tout en ré-
ce, elle avait
g-froid; cette
rahir, elle dut
écipitamment,
mer dans sa
ta en sanglots.
-il donc pas!

glacé, et el-
l'érière, pour
le donta de soir
Martial était
e moquer de la
e pour ne pas
et qu'elle-mê-
ate ni si jolie
elle le croit-
flat-

tre pas aimée..
l'être pas.
dans la con-
dit Dieu sait
sa mémoire
e fait pour lui
urance.
déclaré for-
était parfaite-
ni faisait la
vec elle étaient
pectueux et en
lus épris des
moments, el-
elle en était
it entendre en-
nt de sa voix,
s qu'il avait
oreille...

e rassurait à
souvenir sou-
sation surprise
parentes illu-
où elle se dé-
ax jeunes fem-
pleurant que
e adorait, avait
son mariage,
pas rompue.
e, elle était en-
de respects;
arité des appa-
re avait la réa-

omme ajoutait
ituation la ren-
able des créa-
aisait pourtant
mes en secret,
mier mot de
son mari l'a-
ner de se con-

ce, autrefois,
e Blanche, et
n même temps.
à ce point,
lui fallait bien
e avait raison-
me un aveugle-
elle se disait:
ntit que Marti-
se conduire
de ma paren-

dis, tout lui pa-
à l'ignominie
arter Marie-An-
a supprimer...
depuis long-
Blanche délibé-
entre mille
toires et plus
uns que les au-

er à la réalité,
moins que l'en-
ste, qui lui ap-
e bouquet de
Martial...

ABONNEMENT

Par année.....\$3.00
Pour six mois..... 1.50
Pour quatre mois..... 1.50
Edition Hebdomadaire.....\$1.00

Administration et Rédaction,
824, Rue Sussex.

LE CANADA

"RELIGION ET PATRIE"

ANNONCES

Première insertion, par ligne..... 0.10
Tous les jours..... 0.05
Trois fois par semaine..... 0.05
Une fois la semaine..... 0.05
Avis de Naissance, Mariage ou Décès.. 00
La Société de Publicité,
PROCHAIRANA.

LE CANADA

Ottawa, 28 Juillet 1886

NOTRE JOURNAL

A l'occasion des fêtes de l'investiture du *Pall-win* et pour permettre à nos employés d'y prendre part, notre journal ne sera pas publié demain.

L'ARRIVEE DE SON EMINENCE

DÉMONSTRATION GRANDIOSE

Vers midi et demi, la voiture dans laquelle se trouvait Son Eminence le Cardinal Taschereau accompagné de Sa Grandeur l'Archevêque Duhamel, du Révérend Vicar Legaré et de Son Honneur le maire McDougal, revêtu de ses insignes civiques, arrivait en face des édifices parlementaires suivi d'une foule d'autres carrosses.

La voiture de Son Eminence était tirée par quatre magnifiques chevaux. La procession défila sur la rue Wellington et sur la rue Sussex qu'elle suivit jusqu'à la Basilique où elle se termina par une messe solennelle. Les résidences sur la rue Wellington étaient décorées, mais c'est sur la rue Sussex que le spectacle était le plus beau.

A part des nombreuses décorations des résidences privées on remarquait deux arcs magnifiques sur la première en face de nos bureaux, "Honneur à notre Archevêque" d'un côté et "Bienvenue à Son Eminence. Welcome." Sur l'arc érigé près de chez M. McKay on lisait au bas des armes papales: "Tu es Petrus" et de l'autre côté: "Ad Multos Annos."

La façade de la Basilique était fort bien décorée en verdure. On y voyait l'inscription suivante en lettres d'or surmontées des armes papales: "Laudemus Viro Glosiosos et Parentes Nostros Habebitis in fide, hunc diem in monumentum."

A l'arrivée à la Basilique, les hauts dignitaires prirent place au bas chœur. Son Eminence le Cardinal occupait le fauteuil du milieu, ayant à sa droite Sa Grandeur Mgr l'Archevêque Duhamel et à sa gauche M. le Grand-Vicaire Legaré. La foule dans le temple saint était considérable. Au moment de l'entrée de Son Eminence dans le chœur, on chanta à l'orgue avec beaucoup d'effet le *Vivat! Vivat!*

La première adresse des citoyens fut lue par M. le Dr St Jean; il fut suivi par M. P. Baskerville qui fit lecture d'une adresse en langue anglaise.

Au moment de mettre sous presse, la lecture des adresses se continue. Nous donnerons des détails plus complets dans notre édition de vendredi.

QUÉBEC OU LE NORD OUEST

Plusieurs journaux discutent aujourd'hui la question de savoir s'il vaut mieux encourager nos compatriotes à s'emparer des terres encore incultes dans la province de Québec ou à aller s'établir dans le Nord-Ouest.

La raison offerte en faveur de la province de Québec c'est que sa po-

pulation sert de base à la répartition du nombre de représentants pour les autres provinces. Plus la population de la province de Québec sera considérable, moins les autres provinces auront chance de voir augmenter le nombre de leurs députés, tandis que si à l'émigration de nos compatriotes vers les Etats-Unis nous ajoutons leur émigration vers l'Ontario et le Manitoba, ces provinces verront leur population s'accroître d'autant, et lors de la prochaine répartition des sièges électoraux, après le recensement de 1891, le nombre de leurs députés augmentera encore.

Ceux qui sont en faveur de la migration de nos compatriotes au Nord-Ouest disent que l'important pour nous c'est de nous emparer du sol de ces territoires pendant que nous le pouvons encore.

Dans la province de Québec, notre force, notre prépondérance sont assurés. La vitalité, le besoin d'expansion sont tels que les 12 comtés anglais par statut deviennent français de fait.

Et qui pourrait efficacement, dit-on, nous enlever le contrôle des vastes régions du grand nord du Saguenay et d'aucune partie de la province? Nous marchons sûrement ici à la conquête de tout le sol, à la revendication pacifique, légale et constitutionnelle des droits que la France avait cédés.

Si nos compatriotes s'établissent en grand nombre dans le Nord-Ouest, il est vrai que cela diminuera leur nombre dans la province de Québec, mais il leur sera facile de se faire représenter par des leurs au parlement comme la chose a lieu dans la province d'Ontario, qui envoie actuellement deux députés canadiens français au parlement, mais qui aux prochaines élections pourrait bien en envoyer quatre.

A tout prendre il vaut donc mieux encourager l'établissement de nos compatriotes au Nord-Ouest, plutôt que de les laisser se diriger vers les usines des Etats-Unis, y perdre leur santé, leur loi, et faire la fortune des capitalistes américains.

Que ceux donc qui, pour une raison ou pour une autre, veulent quitter la province de Québec pour aller gagner leur vie ailleurs se dirigent vers le Nord-Ouest. Si l'on n'y va pas de suite, un bon matin on recevra un carte du Nord-Ouest indiquant que tous les terrains y sont pris par tous les éléments, excepté le nôtre. Il nous restera alors, si l'on veut y diriger nos efforts, à nous y rendre en qualité de serviteurs, et à y agir comme tels, de bien longues années avant de pouvoir y obtenir une petite part de la propriété. Le nombre, l'influence, la richesse seront en mains étrangères, et serviront à nous écraser dans le reste de la province.

SOUVENIRS

Ce soir, à huit heures, il y aura vingt ans que je suis venu à Ottawa prendre la rédaction du *Canada*.

J'arrivais des frontières, en uniforme rouge et la figure bronzée comme un Sauvage. La première femme qui m'aperçut attira l'attention de ses voisines sur le "soldat nègre." C'est ainsi que le beau sexe me fit les honneurs de la Capitale.

A neuf heures, nous étions réunis au bureau du *Canada*, rue York, en face de l'Institut Canadien actuel: Duvernay, Gérin, Provencher, Gélinas, Dunn, Blain, Robichaud.

Le surlendemain, j'avais un article dans le journal, et depuis ce moment, je n'ai guère cessé ma collaboration.

L'automne de 1865, le gouvernement avait commencé à transporter

ses bureaux de Québec à Ottawa. Voyant l'importance que prenait cette ville, les MM. Duvernay s'étaient empressés d'y établir un journal, le *Canada*, avec M. Elzéar Gérin comme rédacteur. Celui-ci, partant pour la France, je le remplaçai, fin de juillet 1866.

Le *Canada* paraissait tous les jours, large format. Nous ne recevions les journaux de Montréal que le lendemain de leur publication. La vallée de la rivière Ottawa entretenait ainsi un organe qui pouvait figurer avec honneur dans les cabinets de lecture et dans les maisons particulières. Les chemins de fer, en abrégant les distances, nous apportent à présent les feuilles de nos confrères éloignés à l'heure même où nous mettons sous presse — et cette concurrence des grands centres a réduit notre journal à ses proportions actuelles.

Nous étions plusieurs à alimenter le *Canada*, de prose et de vers. Les employés du gouvernement s'en mêlaient, sans toutefois toucher à la politique. Nous étions cités continuellement par les autres journaux, à cause de la variété de nos études.

A mesure que les employés arrivaient de Québec, on les introduisait à l'Institut. Le premier inscrit dans le registre de ce corps fut René Steckel, ingénieur aux Travaux Publics, bon fils de l'Alsace, devenu canadien comme si c'était là son état naturel.

L'Institut était notre lieu de rendez-vous, le foyer national, le point de repère des nouveaux venus. Durant bien des années, j'y ai prononcé des discours qui ont doucement endormi les auditeurs. La flûte de Steckel s'y fait encore entendre, les soirs de gala.

Pour dire adieu à Gérin et recevoir celui qui allait essayer de le remplacer, Duvernay voulut nous réunir à table. Une circonstance fortuite rendit ce dîner pittoresque. Le cheval d'un cultivateur des environs de la ville, butta dans la rue, vis-à-vis notre atelier et se cassa la patte; il fallut l'abattre.

M. Joseph Aumont fit venir un boucher, et, avec la permission du propriétaire, nous enlevâmes les plus belles pièces de viande de l'animal. Ce fut un repas de gourmets! Nous étions dix. La bête était jeune et vaillante — ce qui veut dire succulente. Tendre comme la chair de l'original. Accommodée à toutes les sauces. Potage, rôti, bouilli, pâté — il y en eut sous toutes les formes. Cinquante-deux mois plus tard, au siège de Paris, on mangeait du cheval, mais avec répuance. Ottawa savait mieux faire les choses!

Avant 1866 j'avais mangé du rat, du singe, du chat et du chien, et j'avais mangé chaque fois. Les Parisiens n'ont pu que nous imiter en 1870. D'ailleurs les Français des bords de la Seine ne sont pas tous journaliers. Parlez-moi d'un rédacteur qui a bon estomac! Ses articles s'en ressentent. La presse nous oblige à manger de tout. Si le mets est étrange parfois, raison de plus pour le bien digérer. Heureux l'écrivain qui possède un grand pouvoir stomacal. Du berceau à la tombe il s'en trouve bien.

Napoléon Duvernay était un cœur d'or. Il se donnait à ses amis. Ses employés devenaient ses enfants. Je n'ai pas connu d'homme moins rancunier. Aussitôt passé, le fait était aussitôt oublié. Son père et lui ont pratiqué le pardon des injures mieux que personne. On les combattait, on les criblait de coups, mais on les aimait. Les Duvernay, le père et les deux fils, rendaient des services aux

gens, comme s'ils eussent été riches. Ne demandant rien pour eux-mêmes, ils enfonçaient les portes de partout pour aider, protéger, supporter, pousser un ami. Quelle somme de reconnaissance plusieurs d'entre nous leur doivent!

Le père a laissé une mémoire sans tache. Les fils n'ont à se reprocher que d'avoir obligé quelques ingrats. Rien d'étroit chez les Duvernay. Tant pis pour ceux qui abusent de leur obligeance. Un ancien journaliste me disait: "Un tel parle contre les Duvernay: c'est qu'il leur doit quelque chose." Les Duvernay ont toujours payé leurs dettes; jamais ils n'ont tracassé leurs débiteurs. Au point de vue d'un certain monde, ceci est du désordre, oui, mais du bon côté.

Quand Napoléon Duvernay avait sa parole, il la tenait. Si quelqu'un le trompait, il allait droit à cet homme et lui disait: "Vous m'avez blagué; c'est un mauvais jeu; sachez cela; vous n'y gagnerez rien; je vous pardonne." Et celui qui avait tenté de se jouer de lui, l'admirait.

Il n'avait d'amitié que pour les gens sincères. S'il découvrait dans son cercle un caractère fourbe, il le traitait par la suite avec politesse, voilà tout. Jamais de chicane. Il aimait mieux rire que de se fâcher.

Celui qui parcourrait la liasse du *Canada* relèverait la liste de tous les progrès accomplis par les Canadiens Français dans notre ville depuis vingt ans. Ce journal a servi de tribune à ceux qui pensent et qui désirent marcher avec le siècle. Il a derrière lui une belle carrière. Je ne crois pas qu'on puisse lui reprocher de faute grave. Quant à moi, je suis fier de lui en 1886 que je l'étais en 1866.

C'est une œuvre de dévouement que de soutenir une publication semblable, malgré les désavantages pécuniaires qu'elle entraîne, car il est entendu qu'elle ne rapporte pas d'argent. C'est pour la cause nationale que nous travaillons ici.

Aidons le *Canada* de tout notre pouvoir. Nos efforts ne seront pas perdus. Et s'il vient quelque jeune homme de bonne volonté s'établir parmi nous, enrôlons-le sous la bannière du journal — quand même il porterait un uniforme militaire et qu'il aurait une figure de nègre. Lecteurs, j'ai cru devoir vous rappeler ces souvenirs. Veuillez les prendre en bonne part. Après vous avoir dit pendant vingt ans: à continuer, je suis prêt à écrire encore, si vous le voulez.

BENJAMIN SUITE.

ÇA ET LA

A Danville, un cultivateur ayant abattu une vache, dernièrement, trouva une aiguille à repasser dans les chairs près du cœur. Il faut croire que cet intelligent ruminant avait fini par trouver la solution de cet horrible problème qui fait pâlir tant d'hommes: Trouver une aiguille dans un tas de foin!

Le vapeur "Titania," échoué sur l'île d'Anticosti et qui a été vendu \$5,000 promet de bien rémunérer ses acheteurs. Sa cargaison est presque intacte, le navire lui-même pourra être remorqué à Québec. Pour le moment il suffit de deux petites pompes pour tenir ses compartiments à sec.

La Maison Economique pour l'achat des meubles de ménage de toutes sortes, vend au prix des manufactures, 553 rue Wellington. C. Lévesque.

Gare les Amorcees

Parce que des pièges en sont tout près

Les finauds du commerce, comptant sur la bêtise d'une notable portion du public, annoncent qu'ils vendent telle chose pour telle somme, qui est au-dessous du prix courant généralement connu. Leur calcul est de mettre sous l'impression qu'ils vendent à meilleur marché que leurs confrères et qu'il est avantageux d'acheter chez eux. En effet, les personnes crédules, animées d'une confiance mal-placée, paient des prix exorbitants pour les effets dont elles ne savent juger la qualité et la valeur. Ces commerçants n'ont pas de prix fixes. Leurs demandes varient suivant le plus ou moins d'expérience, ou même de bonne foi, des acheteurs. La preuve: c'est qu'ils finissent le plus souvent par accepter une somme bien moindre que celle qu'ils ont d'abord déclaré être ce qu'il y a de plus raisonnable. D'ailleurs, n'est-il pas fort désagréable d'être obligé, sous peine de payer trop, de discuter et d'implorer, en un mot de soutenir un combat de paroles avec un commis, à qui l'habitude de la chose donne sur vous un avantage considérable? Vous ne savez quand arrêter votre marchandement: d'un côté craignant de ne pas avoir amené le vendeur à son plus bas prix; et de l'autre côté redoutant l'inutilité de nouveaux débats. Une personne sage achètera quelquefois l'article particulier dont le bas prix est annoncé, mais nul autre, sachant que la réduction sur l'un n'est qu'un attrappe-nigaud pour faciliter une augmentation illégitime sur les autres.

Au magasin tenu par le soussigné, il n'y a

QU'UN SEUL PRIX

pour le comptant et qu'un seul prix pour le crédit, marqués en chiffres ordinaires. Pas de marque secrète.

Les marchandises y sont vendues à aussi bas prix que le permettent leur achat en gros au comptant, une administration économique de l'établissement et une grande modération dans la recherche du profit.

L'encouragement accordé jusqu'à aujourd'hui à cette maison, par le public, est la démonstration de ce qui précède.

MEUBLES. POELES
Plume, Matelas, Lits à Ressorts, Vaiselle, Verrierie, Ferblanterie, Batterie de Cuisine, Contellerie, etc.

E. D. D'Orsonnens,
GERANT
Vis-à-vis le Gros Orme
Rue Principale, Hull

B. G.

COUPONS

Coupons à moitié prix pendant la grande vente argent comptant qui se poursuit actuellement.

Conditions comptant

Un seul prix

BRYSON GRAHAM et Cie,

150, 152, 154, rue Sparks.

Chevrier Freres,

466, RUE SUSSEX.

Montres d'or pour dames, reveil matins, cadres, miroirs, etc.,

vendus à la semaine par
CHEVRIER FRERES
N. B. Vous aurez la visite de notre agent avec des échantillons.

LA MACHINE A COUDRE

de l'époque; quelle est-elle? Tout le monde devrait savoir ou sait que c'est la
"New Williams"
qui tient le haut du marché.
Messdames, examinez là avant d'aller acheter ailleurs.
Vendue seulement par
C. McDIARMID,
163, rue Spark.
Ottawa, 11 mai 1886.

Vente à bon Marché

L'IMMENSE SUCCES
ARTICLES
—DE—
MODES
Sacrifiées à moitié Prix
Mlle A. McDonald
Maison de Modes Parisienne
521 RUE SUSSEX,
Quatrième porte de la rue York.

Patinoir a Roulette

Opéra Comique durant l'été
LUNDI, 19 JUILLET,
Et le reste de la semaine, la grande pièce de Gilbert et Sullivan,
"PINAFORE,"
On la joue elle qui aime un matelot
Avec toute la troupe dans les rôles principaux de la pièce.
Matinée Mercredi et Samedi.
Admission, 15, 25 et 35 cts.
Sièges réservés en vente chez Nordheim, rue Sparks.

En active préparation:
FANCHON!
Comédie-Drame en 4 actes.

VENTE A MOITIE-PRIX

DANS LES
MODES

Commencant aujourd'hui, chez

WOODCOCK

Magasin populaire de Modes,
39 Rue Sparks.

Montres, Chaines, Colliers Etc.,

VENDUS AUX CONDITIONS TRES FACILES DE

\$1. par semaine

Chevrier Freres,

466, RUE SUSSEX.

Montres d'or pour dames, reveil matins, cadres, miroirs, etc.,

vendus à la semaine par
CHEVRIER FRERES
N. B. Vous aurez la visite de notre agent avec des échantillons.

LA MACHINE A COUDRE

de l'époque; quelle est-elle? Tout le monde devrait savoir ou sait que c'est la
"New Williams"
qui tient le haut du marché.
Messdames, examinez là avant d'aller acheter ailleurs.
Vendue seulement par
C. McDIARMID,
163, rue Spark.
Ottawa, 11 mai 1886.